PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.00	$7.50	$3.75	$1.50

Les abonnements se soldent du premier de chaque mois.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 Mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 24 MAI 1912 — 85ème Année

Autour d'un crâne.

On vient de trouver le vrai crâne de Schiller. Celui qu'on gardait précieusement dans la sépulture des princes de Weimar usurpait le culte de tout un peuple. Il était faux. Je ne veux pas dire que c'était un faux crâne. Il ne saurait y avoir de faux crânes, comme il est de fausses dents et de faux cheveux. Non. Les restes vénérés du chef du grand poète n'étaient pas authentiques. Cette découverte, faite par un savant docteur de l'université de Tubingue, M. von Froriep, a excité en Allemagne le plus vif intérêt. On savait déjà depuis une trentaine d'années, par les travaux d'un anatomiste et anthropologiste réputé, Hermann Welcker, qu'on s'était trompé, en 1826, lorsqu'on avait voulu reconnaître et authentiquer le crâne de Schiller. Qu'il y eût un intrus dans le caveau princier, cela ne faisait guère doute. Pouvait-on cependant espérer mettre la main un jour sur la relique égarée, et qui méritait une éclatante réparation ? C'est l'honneur du professeur von Froriep d'avoir rendu à Schiller les honneurs et la place qui lui étaient dus.

Comment s'expliquer l'erreur dont a été victime l'immortel écrivain ? C'était une vieille coutume à Weimar de porter, la nuit, au cimetière, sans pompe et pour ainsi dire dans l'intimité, les morts qui avaient droit à de belles funérailles. La cérémonie religieuse et d'apparat était célébrée le lendemain ou quelques jours après. A l'enterrement nocturne prenaient part seulement les amis, les familiers, les serviteurs du défunt. Pour éviter que des personnes salariées ne touchassent au cercueil, on confiait ce soin pieux aux maîtres-ouvriers, aux patrons qui avaient travaillé pour le disparu ou sa famille. C'est ainsi qu'un ami de Schiller, C.-L. Schwabe, qui devait être plus tard bourgmestre de Weimar, réunit à la maison mortuaire une vingtaine d'hommes, et ce petit groupe, par une claire nuit de mai—le 11 mai 1805,—conduisit Schiller à sa dernière ou plutôt à son avant-dernière demeure. En effet, vingt et un ans après, le caveau où il reposait allait être démoli ; le terrain en appartenait à une société qui reprenait son bien. Schwabe, alors bourgmestre, se chargea de recueillir les restes de Schiller, à qui le grand-duc de Weimar voulait faire les honneurs de sa sépulture. Le 13 mars 1826, Schwabe, avec quatre personnes, descendit dans le caveau. Ses recherches furent infructueuses : il ne réussit pas à reconnaître le cercueil de Schiller. Obligé de poursuivre son travail, il revint au cimetière la nuit, mystérieusement. Nous arrivons ici à des détails qui rappellent la scène macabre d'Elseneur.

Schwabe mit dans un sac vingt-trois crânes, qu'il emporta chez lui. Il convoqua les amis personnels de Schiller, afin de découvrir la "chère tête", comme disaient les Grecs. Vous représentez-vous les bourgeois de Weimar devant ces ossements rangés, discutant et examinant avec la gravité germanique la funèbre énigme ? C'est la scène des crânes, autrement tragique que la scène des portraits. On voit le bourgmestre touchant un front décharné :

Ce crâne, c'est le sien....

En réalité, l'épreuve n'eut rien de théâtral. Schwabe avait disposé les crânes sur une table et les avait numérotés. Pour se prémunir contre les erreurs d'appréciation du jury improvisé, il établit que chacune des personnes convoquées passerait seule devant la blanche et muette rangée, et donnerait son opinion par écrit. Il voulait obtenir de la sorte un vote ; les électeurs ne s'influenceraient pas les uns les autres. C'était une espèce de conclave rapide et laïque, d'où il sortirait un représentant non de Dieu, mais des Muses éternelles. Il ne s'agissait pas de placer une tiare sur une tête vivante, mais de poser sur quelques ossements un laurier immortel. Le résultat fut surprenant : l'unanimité se fit sur un "candidat". Deux témoignages vinrent corroborer et valider l'élection : celui d'un ancien serviteur de Schiller, nommé Fœrber, et celui de Gœthe. Le serviteur d'éclara qu'il ne manquait à son maître qu'une dent. Le fait se trouva vérifié.

Gœthe n'était pas seulement l'ami de Schiller. Il passait pour être très versé dans les études ostéologiques. On sait d'autre part sa marotte scientifique. Il se piquait de connaissances géologiques. Un soir d'automne de l'année 1826, Gœthe reçut une caisse et un billet contenant ces mots : "Vous trouverez ci-inclus un squelette complet, moins quelques os des mains et des doigts de pied, que nous n'avons pas jugé bon de remplacer par des éléments étrangers." C'était le squelette de Schiller. Gœthe le reconnut et le considéra avec quelle émotion, on le devine ! Son imagination s'enflamma : il prit le crâne dans ses mains ; des pensées élevées, religieuses, animèrent son esprit. Il sentit naître et grandir un chant poétique : et le même soir, son inspiration lui mettait la main à la plume : il composait son fameux hymne au crâne de Schiller : "Vase mystérieux qui répands des oracles, combien je suis digne de te tenir dans ma main, ô toi, inestimable trésor !...." Nuit mémorable, nuit sublime où le divin poète éprouva autant de joie amère que Faust tenant dans sa main tremblante la coupe de ses aïeux ! Quel tête-à-tête plein de grandeur ! Quelle rencontre entre ces deux crânes, gloires de l'Allemagne, l'un rempli de radieuses, d'éclatantes images, l'autre à jamais peuplé d'ombres !

Hélas ! le crâne que Gœthe élevait dans ses mains comme un ostensoir n'était pas celui de Schiller. Sinistre méprise ! La méditation, l'invocation du grand vieillard ne s'adressaient pas au poète frère. Il avait pris dans ses mains le crâne de quelque brasseur, de quelque "commerzienrath" ou de quelque professor qui ne se doutera probablement pas de l'honneur qui lui a été fait. Quelle page eût pu écrire Henri Heine sur cette scène ! Quel dialogue il aurait imaginé entre Gœthe et le Béotien inconnu !

L'aventure posthume de Schiller n'est pas un cas isolé. Il paraît que le crâne de Haydn, pieusement conservé à Eisenstadt, n'est pas l'authentique. Il en serait de même aussi pour Mozart. Aussi les savants modernes, grâce aux nouvelles méthodes scientifiques, ont-ils songé aux moyens de prévenir ces tristes erreurs. Il est question de "reconnaître", c'est-à-dire d'établir les caractéristiques exactes des crânes illustres, de leur vivant. On les photographera avec des rayons Rœntgen. Ce sera la consécration définitive. Du jour où un homme méritera de rester immortel on "prendra" son squelette : on créera une anthropométrie de l'éternité. Quand vous lirez dans les journaux cette nouvelle brève : "Hier M. X.... a passé par les rayons Rœntgen : son squelette est classé", vous vous direz que M. X.... est assuré désormais de vivre. Cette opération scientifique vaudra plus qu'une réception à l'Académie, et ces "rayons" seront plus doux au cœur des hommes que les premiers feux de la gloire. Ils seront l'assurance suprême contre les substitutions et les impostures d'outre-tombe.—J. G.

P.-S. — Une autre aventure de crânes errants nous arrive aux dernières nouvelles. On mande de Belgrade que le crâne du fameux Karageorge, récemment transféré de Vienne à Topola, sa sépulture de famille, ne serait pas l'authentique. Celui-ci aurait été découvert dans un coin du caveau, enveloppé de papier et mis dans une sorte de carton à chapeau. A qui se fier ? Qui croire ? Si des personnages manquent de "vrai" crâne, d'autres en ont plusieurs, ce qui justifierait la fière parole du cicerone guidant des visiteurs et leur présentant "le crâne de M. de Voltaire", et quelques pas plus loin "le crâne du même à l'âge de quatre ans" !

L'entente cordiale.

La municipalité de Londres, pour affirmer l'amitié qui unit l'Angleterre et la France et resserrer encore ces liens affectueux, a décidé d'envoyer à Paris, pendant les fêtes de la Pentecôte, toute une bande de jeunes écoliers. Non contente de leur offrir ce voyage de vacances, elle veut qu'ils en tirent tout le profit possible et, dans cette intention, elle leur fait apprendre le français.

Vous pensez bien qu'il n'est pas question de les initier à toutes les chinoiseries de notre syntaxe ni de leur révéler notre littérature : il s'agit seulement de les mettre en état de se tirer d'affaire si, séparés de leurs cornacs, ils se perdent dans Paris. On leur enseigne donc les phrases élémentaires qui répondent aux besoins de première nécessité et, par exemple, on leur apprend à demander leur route. Mais, comme il faut se défier des trahisons de l'accent, comme les mots les plus simples deviennent facilement incompréhensibles aux indigènes dès qu'ils sont prononcés par une bouche étrangère, le professeur engage ses élèves à suppléer par l'éloquence du geste à l'insuffisance de la voix.

On raconte que M. Carolus Duran, lorsqu'il arriva en Italie, ne savait pas un mot de la langue du Tasse. Il entre dans une "osteria" et demande la carte. Point de carte. Après d'infructueux efforts pour se faire comprendre, le maître porte la main à sa cage thoracique et module un bêlement plaintif : sur quoi le camérier, éclairé d'une lumière soudaine, lui apporte une côtelette de mouton. La méthode est donc excellente, et elle a fait ses preuves. Il faut toutefois s'attendre à des méprises et à des gestes peu nobles si l'on demande du gigot ou des tripes à la mode de Caen.

Mais qu'importe ? L'Anglais, si réservé de manières, se représente le Français comme un homme qui ne peut dire un mot sans le souligner d'une mimique éperdue. Il le voit tel que nous voyons l'Italien ou l'Espagnol, car on est toujours le méridional de quelqu'un. Et, parmi ce peuple d'agités, il doit trouver toute naturelle une pantomime qui, "at home," choquerait son "cant" à soi.

L'essentiel est de se faire entendre. Seulement, les gestes qu'on enseigne aux petits enfants de Londres sont-ils très bien choisis ? L'exemple qu'on nous en donne permettrait d'en douter. On assure que les Français, quand ils s'informent de leur route, lèvent et étendent la main, indiquant devant eux une direction hypothétique. Cela peut être quand ils demandent : "C'est bien par là la Madeleine ?" Mais cette formule implique déjà de leur part une vague orientation, et l'on ne conçoit pas qu'ils puissent faire le même signe lorsqu'ils n'ont aucune idée du chemin. Le seul geste, dans ce cas, qui leur soit instinctif, c'est de porter très poliment la main à leur chapeau. On peut le recommander aux jeunes voyageurs, parce qu'il dispose le passant interrogé d'une manière favorable : mais il n'apporte à la conversation que de faibles clartés.

Une nouvelle grève en Angleterre.

Londres, 23 mai — Le comité exécutif de la Fédération des Ouvriers de Transports a proclamé la grève générale à partir de ce soir, par solidarité pour les débardeurs de la Tamise, qui ont abandonné le travail, mercredi, sur le refus de leurs patrons de consentir une augmentation des salaires.

Cette nouvelle grève s'étendra à plus de 150,000 dockers, employés de tramways, débardeurs et autres ouvriers.

Le travail sur les quais de Londres est paralysé, et nombre de navires chargés de produits comestibles ne peuvent débarquer leurs cargaisons.

La révolte des noirs à Cuba.

Santiago de Cuba, 23 mai—Un corps de 800 nègres insurgés, sous les ordres d'Estenoz, a mis le feu ce matin aux plantations de cannes à sucre d'Esperanza, Santa Rosa et Cervantes, appartenant toutes trois à des sujets espagnols.

Les gardes ruraux de la province, trop peu nombreux pour faire respecter leur autorité n'ont pas cherché à intervenir.

—La Havane, 23 mai—Un rapport parvenu ici ce matin, mande que les généraux Evaristo Estenoz et Ivonet, qui dirigent les nègres insurgés dans la province d'Oriente, ont envoyé des parlementaires au camp des troupes régulières, près de Guantanamo, afin de demander à quelles conditions la paix pourrait être conclue.

Le gouvernement cubain, se sentant maître de la situation, est déterminé à n'accorder aucune des demandes des insurgés et exigera une reddition immédiate et sans condition. A défaut de cela toutes les troupes régulières de l'île seront mobilisées pour écraser définitivement les émeutiers.

Ce qu'on pense à Washington de la situation à Cuba.

Washington, 23 mai—La révolte des noirs à Cuba mettant en danger la vie et les biens des citoyens américains, le département de la marine a donné ordre au transport "Prairie" d'embarquer 500 soldats d'infanterie de marine à Philadelphie et de se rendre immédiatement à la station navale de Guantanamo pour y rejoindre les canonnières "Paducah" et "Nashville".

Les rapports officiels qui parviennent de Cuba, peignent la situation sous des couleurs excessivement sombres. Apparemment le gouvernement cubain ne s'est pas rendu compte de la force et du but de l'insurrection.

Les autorités militaires de l'île admettent bien que la situation est sérieuse, cependant elles semblent sûres de pouvoir écraser les rebelles.

Suivant des rapports dignes de foi parvenus au département d'Etat, le peuple cubain serait persuadé que cette révolte des noirs n'a été fomentée que pour provoquer une intervention armée des Etats-Unis.

Dans les cercles officiels de Washington on garde la plus grande réserve sur la question d'intervention, mais on se demande si ce ne serait pas le gouvernement cubain lui-même qui a encouragé cette révolte dans le but d'obtenir l'appui des Etats-Unis afin de se maintenir au pouvoir.

Le président Gomez, par son refus de se séparer des fonctionnaires espagnols, a perdu le support de son propre parti—le parti libéral—et sent que sa position est chancelante.

Le parti conservateur, d'autre part, est fort mécontent de la façon dont les finances de l'île sont administrées, et de la manière dont ont été distribuées par les gouvernement des concessions et privilèges spéciaux de grande valeur. Les réunions de partis, tenues ces jours derniers, ont encore accentué ces différences et tout indique que les prochaines élections ne se passeront pas sans difficultés.

On fait cependant resortir au département d'Etat que l'envoi de soldats de marine à Guantanamo n'est qu'une simple mesure de précaution et qu'il ne faut pas y voir une menace d'intervention.

Un nom peu ordinaire.

Chicago, 23 mai—Un Grec, habitant les Etats-Unis depuis 1906, s'est rendu ce matin à la Cour Fédérale afin d'obtenir ses papiers de naturalisation.

Le secrétaire lui ayant demandé son nom, il a répondu :

"Temstakleis Haralampos Papakyriakopoulos".

Croyant à une mauvaise plaisanterie le secrétaire lui a demandé de bien vouloir épeler ce nom là, puis jugeant qu'il lui était impossible de l'inscrire sur les registres, lui a finalement délivré des papiers de naturalisation au nom de Themis H. Kriakos.

La révolution au Mexique.

Un combat est engagé à Rellano.

Du quartier général de l'armée fédérale mexicaine, près de Rellano, Mexique, 23 mai. Le combat qui s'était engagé mercredi après-midi, a été repris ce matin à la pointe du jour et son issue semble devoir être favorable à l'armée régulière.

Les soldats fédéraux, malgré leur marche forcée de plus d'une semaine, à travers les plaines désertes du nord du Mexique, sont pleins d'entrain et de courage.

Le général Huerta dispose de 4,000 hommes, bien armées et entrainés qu'il peut opposer avec avantage aux 5,000 rebelles sous les ordres d'Orozco.

Les soldats du génie mexicain sont activement occupés à réparer la voie ferrée et les ponts de chemin de fer, qui ont été détruits par les rebelles dans leur retraite précipitée vers le nord, entre Torreon et Rellano, soit une distance de 114 milles.

A l'heure présente les rebelles sont assez fortement retranchés dans cette dernière ville, et seule la grosse artillerie de l'armée fédérale pourra les déloger de leurs positions.

—Dans le camp rebelle, à Rellano, Mexique, 23 mai—Le général J. J. Campos, connu dans l'armée insurgée sous le nom de Campos le chinois, a réussi à s'emparer de deux canons et d'une mitrailleuse, ce matin, après une audacieuse attaque sur le flanc gauche de l'armée fédérale. Les insurgés tiennent bien leurs positions, et jusqu'ici il est difficile de prévoir le résultat de la bataille.

Vers sept heures du matin, le général fédéral Huerta a tenté un mouvement tournant pour déloger les avant postes des insurgés, mais a été repoussé après un vif combat et a dû battre en retraite.

Les pertes jusqu'ici, n'ont pas été très élevées ni d'une part, ni de l'autre.

Lancement de l'"Imperator."

Hambourg, 23 mai—Le plus grand navire à passagers du monde, l'"Imperator," de la ligne Hambourg-Américaine, a été lancé avec succès ici, jeudi, avec l'empereur Guillaume comme parrain.

Le nouveau vaisseau jaugera 52,000 tonnes et sera muni de chaloupes pouvant prendre tous les passagers. Cette innovation est due à la leçon donnée par le du "Titanic." Il y aura à bord un service continu de télégraphie sans fil.

Accident fatal.

Frankfort sur le Mein, 23 mai—Le consul général des Etats-Unis, Frank D. Hill, du Minnesota, s'est tué aujourd'hui en tombant par dessus la rampe de l'escalier d'un grand hôtel d'ici. On l'a trouvé au rez-de-chaussée, le crâne fracturé.

On suppose que l'accident fatal se sera produit pendant qu'il était sous l'effet d'un vertige.

Grève sérieuse à Budapesth

Budapesth, Hongrie, 23 mai — A minuit la grève générale a été proclamée par le Comité Socialiste de cette ville en guise de protestation contre l'élection du comte Tisza, aux fonctions de président de la Chambre basse hongroise. Le comte Tisza est un adversaire acharné du suffrage universel.

Tous les ouvriers de Budapest ont en conséquence quitté le travail ce matin, à l'exception des employés des services municipaux.

De bonne heure des rassemblements ont commencé à se former sur la place du Parlement, et les manifestants, après avoir forcé le cordon de police qui en gardait les approches, ont fait pleuvoir une grêle de pierres et autres projectiles sur le Parlement, brisant les vitres et les candélabres et commettant nombre d'autres dégâts.

La police ayant reçu des renforts a énergiquement attaqué les émeutiers, et une bagarre sanglante s'est engagée, au cours de laquelle deux grévistes ont été tués et nombre d'agents et de manifestants blessés. Plusieurs arrestations ont été opérées. Il règne dans la ville une dangereuse excitation et on craint d'autres troubles.

La légation portugaise au Vatican sera abolie.

Lisbonne, 23 mai—La Chambre des Députés, par un vote de 50 voix contre 45, a décidé aujourd'hui d'abolir la légation portugaise auprès du Vatican.

Ce vote est le résultat de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat décrétée par le gouvernement portugais l'année dernière.

La terre tremble.

Washington, D. C., 23 mai—Des secousses sismiques d'une extrême violence, ayant probablement leur centre à une distance de 4,000 milles de Washington, ont été enrégistrées la nuit dernière par les instruments de l'Observatoire de l'Université de Georgetown.

Retour de l'ex-banquier Morse.

New York, 23 mai—Charles W. Morse, accompagné de sa femme, est revenu d'Europe mercredi, et s'est immédiatement rendu à ses appartements. Il est donné à entendre que M. Morse partira bientôt pour Bath, le lieu de son ancienne résidence, dans le Maine.

Les médecins ont donné à l'ex-banquier l'espoir de prolonger sa vie de bien des années. A l'époque où il fut relâché de la prison Fédérale d'Atlanta il avait été prédit qu'il ne vivrait pas six mois.

Les tarifs du Canal de Panama.

Washington, 23 mai—Par un vote de 147 voix contre 126 la Chambre a, ce matin, réaffirmé sa précédente décision d'exempter de tout tarif les navires américains qui traverseront le Canal de Panama.

Cette décision a été vivement combattue.

L'état de santé de Wilbur Wright.

Dayton, Ohio, 23 mai—Aucun changement n'est survenu aujourd'hui dans l'état de Wilbur Wright, qui souffre depuis quelques jours d'une grave attaque de fièvre typhoïde. Sa température se maintient toujours à 104. Les médecins cependant n'ont pas perdu tout espoir de le sauver.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 8me Districts.

Jackson Brewing Co.
PURE FOOD BEER
L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Puritanisme. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténèbres le sont à la lumière. Leur sentiment ardent est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à toutes les hommes, et agit constamment d'une manière ou d'une autre contre ceux dont une vigilance éternelle est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment trop la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition.
Essayez Notre Bière Bohemian
JACKSON BREWING CO., rues Decatur et Jefferson
Lawrence Fabacher, Président. Adolph Dumser, Vice-Prés.
Gus. Oertling, Sec. Trés. Jos. Melcher, Surintendant.
Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.
28fév—12m—lu dim

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES
123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

FRANCIS MAESTRI.
Nous venons de recevoir un nouvel assortiment de Meubles modernes perfectionnés, du tout dernier genre, que nous offrons aux plus bas prix courants. Nous défions simplement la concurrence, nous achetons strictement au comptant, et profitons de tous les escomptes. Venez vous convaincre avant d'acheter ailleurs. Nous garantissons de donner satisfaction en style, marchandises et prix.
Nous ne demandons qu'une loyale épreuve. Venez chacun, venez tous.
Nous pouvons satisfaire à la demande.

PAUL MAESTRI
FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 248
UN SEUL MAGASIN. LEIGRAND. PAS DE SUCCURSALE